

RICHARD BRUNEL

Richard Brunel est comédien, metteur en scène et directeur de La Comédie de Valence. Après avoir parfait sa formation auprès de maîtres aussi prestigieux que Krystian Lupa, Bob Wilson, Peter Stein ou Alain Françon, il aborde aussi bien le théâtre de répertoire que les écritures contemporaines, les adaptations littéraires, les textes philosophiques ou encore l'opéra. Il aime dans ses mises en scène explorer le parcours d'individus qui, face aux pressions de la société, en sont réduits à l'invisibilité. Richard Brunel est programmé pour la première fois au Festival d'Avignon.

JULIE OTSUKA

Julie Otsuka est une auteure américaine d'origine japonaise. L'accueil que les Japonais d'Amérique réservent à son roman *Quand l'empereur était un Dieu* et les histoires personnelles qui lui sont racontées l'amènent à écrire *Certaines n'avaient jamais vu la mer* en 2012. Elle reçoit le PEN/Faulkner Award for fiction pour ce roman qui en France est salué du Prix Femina étranger.

Certaines n'avaient jamais vu la mer de Julie Otsuka, traduction Carine Chichereau, publié aux éditions 10/18, est en vente à la librairie du Festival d'Avignon, à la Maison Jean Vilar.

ET...

ACCESSIBILITÉ pour les spectateurs malvoyants 
Visite tactile du décor du spectacle le 21 juillet à 18h30
et audiodescription du spectacle, le 21 juillet à 22h
Informations et réservations : accessibilite@festival-avignon.com

ATELIERS DE LA PENSÉE

Dialogue artistes-spectateurs avec Richard Brunel
et l'équipe artistique du spectacle, le 22 juillet à 16h30,
site Louis Pasteur Supramuros de l'Université d'Avignon

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Certaines n'avaient jamais vu la mer fait l'objet d'un dossier
pédagogique *Pièce (dé)montée* réalisé par Canopé, disponible
sur festival-avignon.com et auprès des agents d'accueil du lieu

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

Début des années 1920, des milliers de Japonaises sont envoyées aux États-Unis. Elles y retrouvent un mari et ont pour rêve de mener une vie idyllique dans le pays de la ruée vers l'or. Les espoirs sont vite effacés... Le roman de Julie Otsuka, auteure américaine à l'histoire japonaise, traite de ces arrivées et de leurs déconvenues. À partir de ces « nouvelles pauvres vies », l'écrivaine déroule le fil d'une histoire liant étroitement deux continents jusqu'à la seconde guerre mondiale et qui aura pour résultat de stigmatiser une communauté jusqu'à son invisibilité. Le metteur en scène Richard Brunel, touché par ce drame, se saisit de ce texte et l'adapte au théâtre. Pour faire entendre ces parcours multiples réunis dans un même destin, il s'entoure de comédiennes et comédiens, de leurs différences, et les conduit sur le chemin de la choralité, du « nous » pour mieux souligner la succession des disparitions, et interroger ce paysage américain qui absorbe autant qu'il rejette. À partir d'une parcelle méconnue de l'Histoire, *Certaines n'avaient jamais vu la mer* fait entendre le destin pluriel de femmes qui ont cru en la possibilité d'un ailleurs.

First a book and now a play, The Buddha in the Attic tells of the fates of thousands of Japanese women who believed in a new life in the United States.

DATES DE TOURNÉE APRÈS LE FESTIVAL

- 14 au 25 janvier 2019, Théâtre des Quartiers d'Ivry, Ivry-sur-Seine
- 30 janvier au 2 février, La Comédie de Valence
- 13 au 15 mars, Théâtre Dijon Bourgogne

72^e
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

#RICHARDBRUNEL
#JULIEOTSUKA
#THEATRE
#CLOITRECARMES

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA18

Feuille de salle disponible en anglais, en braille et caractères agrandis auprès de nos agents d'accueil
Ask our staff for an English version of this leaflet

Peinture © Claire Tabouret, *La Grande Camille*, 2014, photo © Amik Wetter
Licences Festival d'Avignon : 2-1069626 / 3-1069629



FESTIVAL

D'AVIGNON

CERTAINES N'AVAIENT
JAMAIS VU LA MER

DE JULIE OTSUKA
RICHARD BRUNEL

19 20 21 | 23 24 JUILLET 2018
CLOÎTRE DES CARMES

CRÉATION

THÉÂTRE

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

DE JULIE OTSUKA

RICHARD BRUNEL

(Valence)

CRÉATION

Durée 2h

Avec Simon Alopé, Mélanie Bourgeois, Youjin Choi, Natalie Dessay, Yuika Hokama, Mike Nguyen, Ely Penh, Linh-Dan Pham, Chloé Réjon, Alyzée Soudet, Kyoko Takenaka, Haïni Wang

Texte Julie Otsuka / Traduction Carine Chichereau

Adaptation et mise en scène Richard Brunel / Dramaturgie Catherine Ailloud-Nicolas

Scénographie Anouk Dell'Aiera / Costumes Benjamin Moreau

Musique et son Antoine Richard / Lumière Laurent Castaingt

Vidéo Jérémie Scheidler / Assistanat à la mise en scène Pauline Ringeade

Régie générale Vincent Ribes / Régie son Michaël Selam

Régie lumière Guillaume Tarnaud / Régie vidéo Marina Masquelier

Régie plateau et accessoires Salomé Laloux-Bard / Habillage Clara Ognibene

Collaboration à la composition Teddy Gaulliat-Pitois / Coach vocal Myriam Djemour

Assistanat costumes, patine et sérigraphie Mathieu Trappier

Perruques et coiffure Maléna Plagiau / Maquillage Christelle Paillard

Confection costumes Émilie Boutin, Aude Bretagne, Dominique Fournier

Confection chapeaux Émilie Boutin / Stagiaire costumes Diane Seguy

Assistanat habillage Ganaëlle Raymond / Animalier Brice Thomas

Décor construit dans les ateliers du TNP Villeurbanne

Remerciements Le festival de Biarritz «L'invitation aux voyages», sa directrice Anne Rotenberg, Gerald Stehr, auteur d'une adaptation de *Certaines n'avaient jamais vu la mer pour trois voix*, Claire Borotra, Sara Martins, Linh-Dan Pham, Daniel Arsand, Maxime Mestre, Andrew Huntley, Pierre-Yves Loup-Forest, Caroline Chausson et l'Atelier volant du TNT Toulouse, les compagnons du GEIQ 2016-2018, Odéon-Théâtre de l'Europe, La Colline-théâtre national, les ateliers costumes du TNP Villeurbanne

Production La Comédie de Valence Centre dramatique national Drôme-Ardèche

Coproduction Festival d'Avignon, Théâtre des Quartiers d'Ivry

Centre dramatique national du Val-de-Marne

Avec le soutien de l'École du Nord, dans le cadre du dispositif d'insertion de l'École du Nord financé par la Région Hauts-de-France et la Drac Hauts-De-France, et pour la 72^e édition du Festival d'Avignon : Adami, Spedidam, Fondation Raze pour le programme en audiodescription
En partenariat avec France Médias Monde

Spectacle créé le 28 mai 2018 à la Comédie de Valence.

The Buddha in the Attic – The Marsh Agency Ltd, incorporating Paterson Marsh Ltd and Campbell Thomson & McLaughlin Ltd - Copyright © Julie Otsuka, 2011

ENTRETIEN AVEC RICHARD BRUNEL

Pouvez-vous nous raconter votre rencontre avec le roman de Julie Otsuka *Certaines n'avaient jamais vu la mer* ?

Richard Brunel : J'ai eu l'occasion de faire connaissance avec ce texte grâce à Anne Rotenberg qui m'a proposé de faire une mise en espace de ce roman avec trois comédiennes. J'ai été saisi par cet épisode de l'histoire américaine et par le destin de ces femmes : le monde idyllique que leurs futurs maris décrivent dans leurs lettres et l'immense déconvenue une fois sur place. Comment réussissent-elles à faire face à l'imposture, à survivre et puis peu à peu à s'adapter ? J'ai été séduit par la forme de ce texte, la multiplicité des voix de femmes, son contenu et puis ma rencontre avec Julie Otsuka a confirmé mon désir de mise en scène. Nous nous sommes retrouvés à New York, du côté de Harlem, dans un salon de thé plein de brouhaha, de mots, de sonorités. Elle m'a expliqué qu'elle avait écrit *Certaines n'avaient jamais vu la mer* ici. Avec générosité, elle a voulu me faire découvrir la singularité de ce lieu, propice à son inspiration. Pour la promotion de son premier roman *Quand l'empereur était un dieu*, elle avait rencontré de nombreux lecteurs d'origine japonaise et certains lui avaient délivré des morceaux de leurs histoires. Cette multiplicité de témoignages l'a guidée vers cette voix collective exprimée par « *the 'we' voice* », la voix du « nous ».

Comment s'est passée l'adaptation de ce texte pour la scène ?

Il a fallu d'abord se saisir des parties les plus propices à l'oralité, puis inévitablement faire des coupes. Cette adaptation est donc structurée en huit chapitres retraçant le destin anonyme de ces femmes : de leur traversée de l'océan en passant par leur intégration forcée aux États-Unis jusqu'à Pearl Harbor et le déplacement des Japonais vers des camps, provoquant l'incompréhension d'une partie de la communauté américaine. J'ai divisé le texte en deux parties, avec d'un côté la prise de parole de ces « voix japonaises » et de l'autre, les « voix américaines ». Ce dernier chapitre sera pris en charge par Natalie Dessay. Après la disparition progressive des Japonais des grandes villes et des campagnes, les Américains se sont retrouvés confrontés soit au déni, soit à leur propre ignorance. J'ai suivi un principe dramaturgique qui pose inévitablement la question du cœur. J'ai fait le choix de la transformation du cœur en choralité. Il ne s'agit pas d'unifier un « nous » pour qu'il devienne un « je » mais de faire exploser le « nous » en de multiples « je » qui choisissent de parler d'une seule voix ou au contraire font entendre ces dissonances. C'est cette polyphonie qui fait ressortir la singularité de chacune des histoires.

Y a-t-il eu une recherche au plateau spécifique avec votre équipe ?

Je voulais faire entendre la parole de milliers de femmes, réduites à une cinquantaine, grâce à huit comédiennes. Les hommes sont aussi présents : quatre acteurs représentent par des figures quasi muettes toutes les figures masculines, les types sociaux ou familiaux ; les patrons, les maris, les enfants. Il est très important pour moi qu'elles arrivent à tenir à la fois un chemin individuel et collectif pour en revenir à l'essence de l'incantation, à la musicalité du texte et la scansion de ces destins « misérables ». La force de cette écriture réside dans l'entremêlement gracieux et en même temps brutal d'une introspection et d'une prise de parole collective qui n'est pas sans rappeler le cœur tragique. Il y a déjà dans cette équipe d'acteurs et d'actrices un véritable brassage culturel ; certaines sont japonaises, d'autres coréennes, d'autres chinoises, d'autres françaises, qui entretiennent des liens très forts avec l'Asie dans leur vie personnelle, ce qui leur a permis d'apporter au plateau des histoires riches et propices à l'improvisation.

Ce texte pose la question de l'espace ; entre leurs vies en mer, leurs déplacements à travers les États-Unis, de la maison de leurs maris à l'arrivée dans les camps, comment résolvez-vous cette idée de mouvement continu ?

Un groupe de femmes d'aujourd'hui prend en charge ce récit au passé. Elles racontent ce qu'il s'est passé depuis le voyage initial en bateau, ce trajet vers les États-Unis qui est en même temps une rupture et un commencement. En même temps qu'elles traversent le Pacifique, elles nous invitent à traverser leur passé. Je cherche à faire voyager le spectateur et cela passe par un traitement presque cinématographique du sujet : en faisant des gros plans, des vues d'ensemble, en créant des mouvements collectifs, en mettant sur le plateau des chariots qui traversent l'espace et au sol une matière abstraite, incarnation de la métaphore qui traverse tout le roman, celle du déracinement et de la perte des origines. Les Japonaises sont dans un espace cauchemardesque à apprivoiser, à incarner. De même qu'elles offrent leur corps de différentes manières en arrivant aux États-Unis, de même nous leur donnons corps au plateau pour nous souvenir d'elles, ces anonymes. Car ce que montre le roman, c'est comment du jour au lendemain une communauté peut disparaître jusqu'à l'effacement, l'évaporation dans les lieux, les têtes et les cœurs, les mémoires.

On ne peut s'empêcher d'être frappé par le discours sous-jacent qui nous renvoie aux problématiques migratoires de notre époque...

J'ai aussi voulu monter ce texte parce qu'il résonne avec notre époque. Avec toute la subtilité de son écriture, il nous invite à faire des gros plans sur des problématiques fondamentales. Comment une communauté se fragmente-t-elle peu à peu dans un pays ? Comment perd-elle en cohésion ? Plus généralement peut-être : comment garde-t-on son identité ? Et de la même manière, comment peut-on devenir étranger dans un pays où l'on a vécu et qui, par enchaînement de causes, commence à nous stigmatiser ? L'arrivée des Japonais aux États-Unis s'est passée en trois phases. Il y a d'abord eu la première vague de départ des hommes que l'on peut appeler période de la ruée vers l'or puis, de 1907 à 1924, la période d'établissement avec l'arrivée des femmes. Des ghettos urbains japonais se sont développés. Puis avec Pearl Harbor, le doute et la suspicion commencent à se répandre dans l'esprit des Américains. On boycotte les magasins, des rumeurs d'espionnage entraînent des délations et la disparition d'hommes suspectés de travailler contre le gouvernement américain. Au final, plus de 70 000 Japonais seront arrêtés et déportés dans des camps. Il s'agissait, selon les autorités, d'endiguer de possibles menaces provoquées par l'exacerbation des conflits. Dans la vie quotidienne, ils en portaient la culpabilité et avaient le sentiment de devoir prouver leur loyauté au pays. À un moment, une des femmes parle de l'état d'esprit des Américains en 1941 et dit : « *Et qu'est-ce qui empêchait l'un des nôtres de se rendre sur un marché bondé avec une ceinture de dynamite ? Rien.* » Les descendants des Japonaises n'ont pas manqué de comparer la situation de leurs aïeux et celles des émigrés plus récents de l'Amérique de Trump.

Propos recueillis par Marion Guilloux